

20e dimanche du temps ordinaire

Frères et sœurs,

Aujourd'hui, dans cet Évangile, nous ne reconnaissons presque plus Jésus. Vous savez, celui qui guérit la fille d'un centurion romain, un païen. Celui qui est saisi de compassion devant une foule affamée, perdue et sans berger. Celui qui accueille et guérit, sans distinction, tous les malades qu'on lui présente. Et pourtant, aujourd'hui, devant une femme cananéenne qui vient supplier Jésus pour sa fille tourmentée par un démon, Jésus semble résister.

Cette femme crie : « **Prends pitié de moi, Seigneur, fils de David !** » Et Jésus ne lui répond pas un mot. Puis les disciples interviennent et demandent qu'on la renvoie. Jésus répond : « **Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.** » Et lorsque la femme insiste encore, Jésus prononce une parole qui nous surprend :

« **Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens.** » À première vue, ce Jésus-là ne ressemble plus à celui que nous connaissons.

On pourrait presque penser qu'il se renferme dans les frontières d'Israël. Entre Juifs et Cananéens, en effet, il existait une longue histoire d'hostilité, de méfiance et de séparation. Il y avait des frontières visibles, mais surtout des frontières dans les cœurs. Et pourtant, quelque chose d'extraordinaire va se produire. Car cette femme va faire bouger quelque chose.

C'est peut-être l'une des scènes les plus étonnantes de l'Évangile : une femme étrangère, une femme païenne, une femme qui n'a aucun titre

religieux, va devenir pour Jésus lui-même un témoignage de foi. Alors, posons-nous la question : Qu'est-ce qui fait bouger Jésus ? Est-ce son premier cri ? « Seigneur, fils de David, prends pitié de moi ! » Pas encore. Est-ce sa prosternation ? « Seigneur, viens à mon secours ! » Pas encore. Pourtant, cette femme prie vraiment. Elle ne s'adresse pas à Jésus comme à un simple guérisseur ou à un médecin de passage. Elle l'appelle « Seigneur », et même « Fils de David ». Peu à peu, à travers son cri, sa supplication et sa persévérance, elle révèle quelque chose de plus profond : elle croit. Mais le véritable déclic vient d'une parole. Jésus lui dit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » Et elle répond : « Oui, Seigneur ; mais justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Quelle réponse extraordinaire ! Elle aurait pu se mettre en colère. Elle aurait pu dire : « Comment peux-tu me parler ainsi ? » Elle aurait pu partir, blessée et humiliée. Mais elle ne part pas. Elle ne triche pas avec Dieu. Elle dit simplement : « Oui, Seigneur. » C'est peut-être l'une des plus belles expressions de la foi. « Oui, Seigneur, même si je ne comprends pas. Oui, Seigneur, je continue de croire en ta miséricorde. » Cette femme accepte son humilité, mais elle ne renonce pas à son espérance. Elle se contente même des miettes qui tombent de la table, parce qu'elle sait qu'une seule miette de la grâce de Dieu peut changer toute une vie.

Et c'est là que Jésus reconnaît sa foi. Il lui dit : « **Femme, grande est ta foi ! Que tout se passe pour toi comme tu le veux.** » Remarquons bien : Jésus ne dit pas simplement : « Ta prière est belle. » Il dit : « **Grande est ta foi !** » La foi de cette femme a franchi toutes les frontières. Et soudain, il n'y a plus « la Cananéenne », il n'y a plus « l'étrangère », il n'y a plus « celle qui est dehors ». Il y a simplement une femme, une femme qui croit.

Et Jésus nous révèle ainsi quelque chose d'essentiel : Dieu ne regarde pas d'abord notre origine, notre statut, notre appartenance ou notre mérite. Dieu regarde le cœur qui croit et qui s'abandonne à lui.

Cette scène annonce déjà l'universalité du salut. Le Christ n'est pas venu pour quelques-uns seulement. Il est venu pour tous. La miséricorde de Dieu ne connaît pas les frontières que nous construisons entre les personnes. Et c'est peut-être là que cet Évangile devient particulièrement actuel. Car nous aussi, nous construisons parfois des frontières. Nous avons nos « dedans » et nos « dehors ». Ceux que nous considérons comme proches et ceux que nous considérons comme étrangers. Ceux qui pensent comme nous et ceux qui pensent autrement. Ceux que nous jugeons dignes de notre attention et ceux que nous préférons ne pas voir.

Même dans l'Église, même dans nos communautés, il peut exister des frontières invisibles. Mais l'Évangile nous demande aujourd'hui : Qui sont les personnes que nous avons placées « dehors » ? Qui sont celles à qui nous avons fermé la porte de notre cœur ? Qui sont celles dont nous disons : « Ce n'est pas quelqu'un comme nous » ? La Cananéenne nous rappelle que Dieu peut rencontrer la foi là où nous ne l'attendons pas. Et elle nous enseigne également quelque chose de très important sur la prière. Il y a des moments dans notre vie où Dieu semble silencieux. Nous prions, mais rien ne semble changer. Nous demandons la guérison d'un proche, et la maladie continue. Nous demandons une solution à un problème familial, et le problème demeure.

Nous demandons du travail, une paix intérieure, une réconciliation, une lumière pour une décision... et nous avons l'impression que le ciel reste fermé.

Alors nous pouvons avoir l'impression d'être comme cette femme : dehors, à la périphérie, attendant simplement une miette. Mais son attitude nous enseigne ceci : Le silence de Dieu n'est pas nécessairement l'absence de Dieu.

Parfois, Dieu semble silencieux, mais il travaille dans le secret. Parfois, notre prière ne change pas immédiatement les circonstances, mais elle change progressivement notre cœur. Et parfois, comme cette femme, nous devons apprendre à dire : « **Oui, Seigneur.** » Parce que finalement, ce n'est pas notre statut qui nous sauve. Ce n'est pas notre mérite. Ce n'est pas notre origine. Ce n'est même pas la perfection de notre prière. **C'est la foi.** Une foi humble. Une foi persévérante. Une foi qui refuse de partir lorsque Dieu semble silencieux. Une foi qui continue de frapper à la porte. Une foi qui dit : « Seigneur, je n'ai peut-être pas beaucoup de choses à t'offrir. Mais je crois que même une miette de ta grâce suffit pour sauver ma vie. »

Frères et sœurs, Demandons aujourd'hui au Seigneur la foi de cette femme cananéenne. Une foi assez humble pour reconnaître que nous avons besoin de Dieu. Une foi assez forte pour continuer lorsque Dieu semble silencieux. Et surtout, demandons au Seigneur de nous donner un cœur capable de reconnaître sa présence et son œuvre chez ceux que nous ne savons pas encore regarder avec amour. Car à la fin de cet Évangile, Jésus ne voit plus une étrangère. Il voit une femme. Et il lui dit : « Femme, grande est ta foi ! » Que le Seigneur puisse un jour nous dire, à nous aussi : « Mon enfant, grande est ta foi. »